

# *Le Gris*

*(‘Il Grigio’)*

Giorgio Gaber

Sandro Luporini

**Texte français**

Kathleen Dulac

Pietro Pizzuti

Version 28.08.08

La scène suggère un intérieur réaliste, avec quelques meubles agencés de manière illogique, presque emblématique.

Les autres éléments du récit, objets ou personnages, ne sont pas visibles mais évoqués par le comédien, à qui il arrive de détourner certains meubles de leur usage premier.

Derrière les murs du fond, transparents si nécessaire, on aperçoit de temps à autre les musiciens dont les mélodies et les percussions soulignent différents moments de la narration.

### **Les personnages** (par ordre d'apparition)

Le protagoniste : Un homme normal, entre 40 et 50 ans.

Le Gris : L'hôte.

Gabriella : 28 ans, audacieuse et instinctive. Mariée depuis sept ans, elle n'a jamais complètement quitté son mari, bien qu'elle ait une liaison avec le protagoniste.

Le Colonel Mazzolini : Un voisin genre 'carré'.

Le fils : 18 ans, timide et introverti. Tente de préserver les extravagances de son père.

Renzo Maria De Ambris : Imprésario, à l'aspect et au tempérament impressionnants.

L'épouse : 37 ans, belle. Séparée du protagoniste depuis longtemps, tente de redonner du gonflant à sa vie avec l'aide de son coiffeur.

Tobie : Le chat du fils. Bête énorme et apparemment féroce.

Une petite fille de 3 mois : 'Sans nul doute' la fille de Gabriella

Dieu

1<sup>er</sup> homme de dos

2<sup>ème</sup> homme de dos

# Premier acte

## Premier tableau

Effet nuit

« Gris, où es-tu ? Je sais ce que tu penses. Maintenant, je sais. Ton astuce et ta méchanceté dépassent toute imagination, que celui qui préfère ne pas te voir ou t'ignorer fasse bien attention.

Qu'est-ce que tu me veux ? Sucrer de mon âme la dernière goutte d'humanité ? D'accord... tu n'as jamais considéré les choses sur un plan philosophique. Et tu as bien fait. Pas plus que sur un plan religieux. Et tu as bien fait. Mais la bête hideuse que tu es a réussi à déchaîner en moi une haine monstrueuse, parce qu'en m'attaquant, tu t'es attaqué à l'humanité entière... qui se croyait invulnérable, protégée par sa bonté, son sens de la justice, sa sensibilité... ridicule, je te l'accorde... Je me souviens quand tu disais... »

Non, Il ne m'a jamais rien dit. Au début, Il rôdait discrètement et je sentais partout sa présence impalpable. Il faisait très silencieux et une étrange odeur flottait dans l'air, sans doute de la peinture fraîche. On dit que certaines présences se manifestent par une odeur âcre. Je n'y ai pas prêté attention. Naïf... Aujourd'hui, quand j'y repense... J'en suis sûr, le premier jour où j'ai mis les pieds dans cette maison, Il était déjà ici. Il m'attendait.

## Deuxième tableau

Effet jour

Oui, oui, je sais. Ce n'est pas facile de tout reconstituer quand on n'a plus de recul. Mais je me souviens parfaitement de ce premier jour.

Ah... nouvelle maison, nouvelle vie. Quelle belle énergie ! Qui dit déménagement dit 'légère excitation, ciel très bleu et soleil, beaucoup de soleil. Ça a toujours été comme ça. Je ne sais pas pourquoi... Une intuition.

« Gabriella ! Gabriella, tu as vu cette merveille ? »

« Comme tu as l'air heureux ! », me dit-elle, comme si mon bonheur était un manque de respect. Gabriella m'avait accompagné mais n'était pas d'accord que je vienne vivre seul ici. D'une certaine façon, elle, elle avait mieux organisé sa vie. Elle était un coup avec moi, un coup avec son mari. Moi par contre j'avais juste envie de penser à moi, envie de m'éloigner de tout, de m'isoler... Je n'en pouvais plus, même du travail. Non, pas du travail... de tout ce qu'il y a autour... les intérêts personnels, les relations, la vulgarité, les compromis...

Basta !

Ici, c'est parfait. Une petite maison tranquille, blanche, fonctionnelle, pas loin de la ville... avec ce petit bout de verdure qu'on aime... Une oasis. Voilà, je l'appellerai 'l'oasis'. C'est étrange, on n'entend pas le moindre bruit de voiture. (On entend un bruissement étrange) « Qu'est-ce que c'est ? Gabriella ! » Rien. Tout à coup, je me suis retrouvé nez à nez avec elle. Elle avait baissé la garde. Son regard était triste. « Mais nous... », elle me dit, « nous deux, où en sommes-nous ? » Et moi : « Ici... où veux-tu que nous soyons ? Rassure-toi, je ne vais pas m'enfuir ! »

Elle avait toujours pensé que je finirais par tout fuir. Non, elle n'a pas dit ça. Elle est restée dans ses pensées.

Tout à coup, elle m'a demandé de faire l'amour. Elle est comme ça. Pas sa sexualité, ses sautes d'humeur. Elle me surprend toujours.

Et ça me bloque. Heureusement, j'ai le truc. Quand je suis embarrassé, je joue le rôle de celui qui est embarrassé. C'est un bon truc. La gueule de con finit par devenir sympathique. C'est très simple. L'imbécile qui s'avoue s'attire la sympathie de tout le monde. Un conseil à suivre. À propos de l'amour, je lui fais remarquer qu'il n'y a pas encore de lit. C'est vrai, il y a juste un sommier par terre. Le matelas n'est pas encore là. Ce serait un rien vulgaire d'aller le chercher maintenant... Elle en convient. La voilà qui rit et quand elle rit comme ça...

Nous sommes contre la fenêtre qui donne sur la pelouse. Très près l'un de l'autre.

Nos têtes se penchent l'une vers l'autre, doucement. Nos genoux touchent le sommier. La suite... rien de...

Dehors, il faisait très beau. Je me souviens de la fenêtre. Rien que de la fenêtre... Est-ce possible ? Je ne crois pas manquer de respect à Gabriella pour autant. C'était une très belle journée. Sur la pelouse picoraient à petits pas trois poules propres et astiquées ; je n'en avais jamais vues de pareilles. Ce sont probablement celles de mon voisin, l'ex-colonel. On m'avait dit qu'il était maniaque, mais de là à astiquer ses poules... Je me souviens plus des poules que de l'amour. Et pourtant elle était...

« Gabriella, je crois que je t'aime encore ». Non, je n'ai pas dit ça. Au contraire, à ce moment-là, je devais avoir l'air plutôt drôle parce qu'après l'amour, elle riait encore. Déjà que je bouge mal dans un lit, mais alors sur un sommier ! J'ai ri aussi. « Gabriella... » Non, je ne l'ai pas appelée Gabriella. Dans ces moments de tendresse, je l'appelle par de drôles de petits noms : Adélaïde, Pilade, Rosemondine... La tendresse passe mieux... noyée dans la pudeur, dans l'ironie.

Maintenant nous sommes dans la salle de bain. Le dos nu de Gabriella est

strié... deux ou trois marques longitudinales... Le sommier. Ça n'a pas dû être de tout confort... mais rien de vulgaire en tout cas.

(On entend le bruit de tout à l'heure, plus fort). Qu'est-ce que c'était ? Un frémissement. Etrange... Non pas un frémissement. Comme quelque chose dans toute la maison... ou plutôt au dessus. Je l'ai imaginé ?

Gabriella fredonne, elle se rhabille et s'en va.

Ça doit être une impression. Il ne se passe rien ici. Vraiment rien.

## Troisième tableau

Effet soir

Pendant un moment, il ne s'est rien passé, rien d'autre que le bonheur d'imaginer mes habitudes et mon confort. Il n'y a rien de plus difficile que de placer son bureau au bon endroit, et je sais qu'il n'y en a qu'un... Ça a mis deux jours... mais quelle jouissance ! Maintenant, c'est parfait. Il y a un petit détail dont je me suis aperçu hier. D'ici, on entrevoit le séjour de mon voisin. C'est trop pour un névrosé comme moi. Heureusement, le soir tombe petit à petit. Il faisait presque nuit et mon voisin était assis de dos, je suppose. En réalité, on ne le voyait pas, le séjour était plongée dans le noir, éclairé par intermittence par la lumière de la télé. Ç'aurait pu être une lampe design, s'il n'y avait pas eu le son. « Hé, bravo colonel ! Montez un peu le son que je l'entende aussi ». Je l'ai vu, Mazzolini. Beau gars. Taillé comme... comme un colonel. Un peu sur le retour, mais droit comme un menhir. Quelle santé ! Quel beau vieux ! Tous pareils, ils achètent une petite maison, un peu en dehors de la ville... Personne n'aime la paix autant que les colonels ! Ça, c'est sûr ! Je les ai toujours vus se retirer dans des jardins, des roseraies. Pas du genre à mourir sur le champ de

bataille. Ça, non ! Lui, il prend soin de son gazon, de ses petites plantes... Et tout lui réussit. Ses roses sont énormes. Et son coq ? Un colosse. Il lui ressemble un peu d'ailleurs. En plus majestueux. Je me souviens : la première fois que je l'ai vu, il était là, sur le muret, droit et fier, avec sa crête rouge. Un mélange entre... le colonel Mazzolini et... Giuseppe Garibaldi.

(Le même bruit, toujours plus fort). « Mais qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas la télé ! » Il y a quelqu'un qui marche au-dessus de ma tête. Je ne suis pas parano. « Colonel, entre nous, vous n'avez pas entendu... » Mais qu'est-ce que tu veux qu'il entende... « Piou, piou, piou, piou... » Il bichonne ses poules, il prend son petit poêlon, une noisette de beurre, et pof ! deux petits œufs sur le plat... son fauteuil, un brin de fluorescence cathodique, le paradis... Á chacun son infini. Je les connais, les hommes comme lui. Tous les jours, je les vois faire des choses inutiles et stupides. Dans quel but ? Atteindre la médiocrité.

Si demain, quelqu'un devait résumer notre époque en un mot... par le titre d'un chapitre, comme font les historiens... je ne sais pas... Le Romantisme, La Révolution française... oui, un titre clair... la définition la plus juste serait peut-être : La Vulgarité. La vulgarité de tout et de tous.

Moi, j'étais venu ici seul, sans radio, sans journaux, sans télévision... naïf, peut-être... et en une seconde, je me suis retrouvé au milieu de tout ce que j'avais fui, ou plutôt... tout ce que je croyais avoir fui. Il a suffi... d'un rien. Cette fenêtre, cette fluorescence... La vulgarité des objets, des maisons, des hommes, du succès, oui, la fluorescence... toute la vulgarité du monde, minute par minute. La vulgarité des journalistes, la vulgarité des scoops, de l'information des hommes politiques, des fonctionnaires, des journalistes, des intellectuels, des comédiens, des chanteurs. La vulgarité des présentateurs, avec le public qui applaudit, qui rit, qui participe... Et les enfants qui téléphonent, qui jouent... Encore et encore, toujours plus. Oui, la fluorescence... c'est elle qui donne le cancer. Elle est collée à moi, elle est collée à nous. On en parle, au lieu d'en avoir honte. On en parle, on en discute... ça c'est mieux, ça c'est moins bien...

Tais-toi. Tais-toi ! Basta ! Il faudrait hurler dans sa tête. Hurler dans sa tête.  
Hurler dans sa tête.

Ce soir-là, j'avais probablement, non certainement, exagéré. Un vrai coup de sang. J'étais rouge, gonflé, j'avais chaud... et je me sentais même un peu con. La télévision est un objet. Et l'homme est maître de lui-même, non ? S'il veut, il l'éteint. Il prend un bon livre... Mais quel livre !... Quand tu es là dedans, tu en as jusqu'au cou. Plus rien n'existe.

Je me suis couché en pensant à ça... que j'avais eu tort de ne pas emmener ma télé. Sur le doux chemin de la déchéance, sur la vague d'un abrutissement tendre et graduel, mieux vaut un bon jeu télévisé que « La montagne magique » de Thomas Mann.

## Quatrième tableau

Effet jour

Ha !... Je me sens bien. Ce matin, je me sens vraiment bien. C'est bien de se réveiller dans une nouvelle maison... tout seul.

Un parfum de jasmin entrain dans la chambre. On dit que la présence d'un esprit bienveillant se manifeste par une odeur agréable. Bien, maintenant, je me prépare un bon petit déjeuner.

Il y avait une très belle lumière dans la véranda. Tout était blanc... sauf une petite ombre. Une ombre ?!... Une grosse ombre immobile. Non, elle bouge. Elle marche, d'abord lentement, très lentement... et puis... disparaît ! Qu'est-ce que c'est ? Un animal. Une bête énorme. Non, pas énorme. Il faut que je sache tout de suite ce que c'est ! Si je laisse passer trop de temps, c'est fichu. C'est un rat, bien sûr, c'était l'ombre d'un rat. J'en suis sûr. Avec le temps, les images

risquent de se déformer. On n'est plus sûr de son souvenir et le lendemain, ça peut devenir une dinde, un puma, un rhinocéros même... C'est un rat, un point c'est tout. Une souris comme il y en a plein. Oui, bon, peut-être pas exactement une souris. Et puis d'ailleurs, je suis content d'avoir identifié la cause de ces bruits étranges. Mieux vaut un rat qu'un fantôme. Un rat est plus à ma portée. Quoiqu'il en soit, il faut y remédier au plus vite.

Dans une espèce de quincaillerie, je suis tombé sur un petit bonhomme, la quarantaine, un peu chauve, qui savait tout sur les rats. Pour le nommer, il l'appelait 'Lui' et en parlait avec une incroyable volupté. Il paraît que les rats sont très intelligents. Les chercheurs leur construisent des parcours et des labyrinthes très complexes. Pourvu que le mien ne soit pas aussi entraîné ! Je savais qu'ils se nourrissaient d'huile en enfilant leur queue dans les bouteilles. Mais ce qui m'a frappé, c'est la manière dont ils volent les œufs. Il y en a un qui se couche sur le dos, et qui tient l'œuf sur son ventre, tandis que l'autre le tire par la queue. Quel sens social !

J'ai ramené chez moi deux ou trois pièges et, par sécurité, un flacon d'étranges petites boules qui ont le pouvoir, semble-t-il... oui, de le momifier. Une ancienne méthode égyptienne, je crois. Ben oui ! Une autre possibilité aurait été la colle, une arme fatale, que le petit bonhomme m'a déconseillée par grandeur d'âme, je crois. Dans ces cas-là, le rat, collé, meurt à petit feu en émettant des signaux déchirants pour prévenir ses compagnons du danger. Un vrai martyr ! Les pièges. Belle trouvaille. Après deux jours... rien. Il n'aime peut-être pas le fromage du supermarché, il n'a peut-être pas faim. Tu vois ce que ça donne, la société de consommation ?!... Le troisième jour, j'essaie avec du parmigiano reggiano, bien affiné, à la pâte ferme et crémeuse. Bref, je vais dans le jardin et j'attends.

Voilà, ici, on peut même prendre un peu le soleil. Regarde, quelle merveille ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille, moi !... je veux dire... aussi relaxante. Un homme sage peut jouir du spectacle du monde, rien qu'avec sa pensée.

« Un penseur ! »... « Un penseur sentimental ».

Ma femme m'appelait comme ça... En fait, la penseuse, c'était elle, d'une certaine façon. Mais à part ça, 'le fait de penser'... oui, la pensée en elle-même, sans utilité particulière, quel bonheur ! Dommage que personne ne te paie pour penser. Tu imagines : j'ai pensé pendant huit heures. Qui va te croire ? En Inde, en Inde.

Tandis que sous les rayons du soleil, mes pensées voguaient entre les astuces des rats et les gourous immobiles sur les rives du Gange, le colonel Mazzolini, en tenue d'agriculteur modèle, arrosait avec soin son radis. « Bonjour, colonel... Quels gros radis, hein ! » Non, je ne lui ai pas dit ça... « Bonjour... » C'est tout. Lui aussi me regardait comme si j'étais... quelqu'un de peu recommandable. Qui sait, peut-être à cause de la guitare. J'aurais pu jouer du violon ? Si quelqu'un joue du violon, c'est une personne sérieuse, comme il faut. Avec la guitare...ça fait tout de suite toxicomane. Même, Maria, la femme de ménage ne me respectait pas. Avec le colonel, elle était très gentille. Avec moi... Je lui dis : « Mais est-ce que par hasard... » timidement, hein... « Mais est-ce que par hasard », je dis, « Est-ce que par hasard, il y aurait des rats ici ?! » « Des rats ? Mais quels rats ? Ce sont des maisons ici, pas des porcheries ! » « Non, non je disais ça pour rire.. » « Et bien, ça ne me fait pas rire ! » Quel tempérament ! Il me fallait bien ça, quelqu'un d'autoritaire. Je l'ai toujours dit : les femmes de ménage doivent être un peu âgées, autoritaires et moches. Comme ça, on ne court pas de risques. Regarde cette maison ! Quel ordre !... Ça brille. Heureusement qu'elle n'a pas vu les pièges. Elle m'aurait dénoncé. À propos, je vais voir si...

Tout. Il avait tout mangé. Il est bon, le parmigiano reggiano ! Et toutes les petites cages... vides, avec les petits clapets ouverts. Bravo ! Un parcours sans faute. Quelqu'un qui ne me connaît pas pourrait croire que, dans les jours qui ont suivi, j'ai été un peu distant avec tout le monde. Et c'est vrai. Mais ce n'était pas ma faute. Je l'avais dans la tête, Lui, le Gris. Non seulement il était calé,

mais en plus il avait du génie. Je ne pensais plus qu'à Lui. Et quand quelqu'un me parlait, je ne sais pas, moi... de travail, ou quand Gabriella me racontait ses problèmes... nous, son mari... qui étaient en fait aussi mes problèmes, je dois dire que... oui, j'étais présent, j'y réfléchissais... c'est clair que j'y réfléchissais, j'écoutais et je répondais. Mais c'était comme si une partie de mon cerveau...

En fait, je sentais que Lui prenait petit à petit trop de place dans ma vie.

Un soir, en rentrant à la maison, j'ai décidé que c'était le moment de passer aux choses sérieuses : la momification.

Avec la lucidité qui est la mienne, j'ai éparpillé les petites boules suivant un plan précis. Il passe probablement par ici... ou par là ? Mais ?!... Il pourrait passer partout. Mais oui, j'en mets partout. C'est peut-être mieux d'en mettre aussi dehors. Oui, une belle rangée de petites boules jusqu'au jardin. Pourvu que personne n'arrive. Et qui veux-tu qui arrive à cette heure-ci ? D'ailleurs, mon adresse, je ne l'ai donnée qu'à ... Gabriella, d'accord... A ma femme... et à mon fils, bien sûr.

Sympa, mon fils. Doux. Je l'aime bien. Dommage qu'il ne veuille rien faire de sa vie. Il change de lycée comme de chemise. Il n'y en a pas un qui lui va. « Il passe sa vie entre son ordinateur et son chat... » dit ma femme. 'Entre l'ordinateur et le chat'... c'est tout lui, ça. Qui sait à quoi il pense. « A rien » dit-elle. « Il joue le rôle du penseur paresseux. Ça te rappelle quelqu'un ?! » Mais je l'aime bien, mon fils, il m'amuse. C'est une des rares personnes que je suis content de voir quand il vient me rendre visite. Je lui ai téléphoné. « Oui, oui, viens quand tu veux ; d'ailleurs, viens tout de suite, tiens, et amène... amène le chat. »

« Mais comment ?... il me dit, « Tobie ?... Tu l'as toujours trouvé antipathique !... »

« Mais non... C'est un beau gros matou... la campagne lui fera du bien ! »

Il n'a pas dû comprendre. Comment lui expliquer...

Rien, je l'ai retrouvé face à moi... sans chat. « Je suis venu en vespa... », il me dit.

« Bravo, belle excuse ! Quand c'est moi qui ai besoin de quelque chose... tu n'en as rien à foutre. »

Non, ça, je l'ai pensé... pas vraiment en fait. Il était là, dodelinant, une longue perche, du duvet sur les joues et avec la taille du pantalon qui lui tombait sous les fesses ...N'importe quoi. Il avait les yeux baissés, il regardait ses chaussures, je crois. C'est une forme de timidité que je connais bien. Là, il me regarde et rit d'une façon très étrange. Je ne sais pas s'il rit de moi ou de lui. Quand quelqu'un est très embarrassé, on n'a qu'à rendre son embarras drôle et touchant. Je me demande de qui il tient ça !

Bah, j'ai peut-être bien réussi quelque chose dans ma vie. Un fils, ce n'est pas rien. J'en suis fier. Du bon travail. Non, là, je parle... des petites boules. Je trouve que je les ai drôlement bien placées.

Pourtant ce matin, je suis excité. Encore en peignoir, je ne résiste pas à l'idée de voir le résultat du guet-apens que je lui ai tendu. Vive la momification !... pas même une goutte de sang, parfaite, mythique, absolue... comme il sied à un guerrier.

Voilà, les petites boules... Mangée... Mangée... dans le jardin, mangée... Derrière les buissons, mangée, mangée... Derrière le coin... nooooooon ! Le coq de Mazzolini ! Immobile, majestueux ! Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire... Il n'y a personne, je crois... Qu'est-ce que je vais faire... Heureusement, tout est fermé... Ah, c'est vrai, c'est dimanche... La messe, bien sûr, la messe... Tu vois qu'il ne faut pas dire du mal des catholiques... Parfait, j'ai tout le temps. Non, pas tout à fait... Une pelle, oui, une pelle... J'ai vu ça au cinéma... un assassin... ça la boucle et ça creuse. Pas de panique. Bien sûr que c'est provisoire... Puis, à la tombée de la nuit... hop là... dans le canal... Oui, j'ai vu ça au cinéma. Ne jamais laisser traîner de cadavre dans le jardin. Ils finissent toujours par te pincer. Les commissaires sont terrifiants. Tu les as sur le dos

toute la journée, l'imperméable... un peu miteux... un léger strabisme... Avec leurs questions insidieuses... ils savent déjà que tu es coupable, mais ils te cuisinent quand même... Jusqu'à ce que tu craques ! Et voilà, je craque, je passe aux aveux... et hop là, en tôle !

## Cinquième tableau

Effet jour

J'étais arrivé au point... où même le travail me dégoûtait.

Heureusement, Lui, le Gris, ne s'était pas montré ces derniers jours. Je dois admettre que depuis l'histoire du coq, il m'était devenu presque sympathique. Nous en avons fait une belle. Même si nous nous étions déclarés la guerre et que comme toujours, un innocent avait trinqué, il me semblait qu'une étrange complicité nous liait ... un secret. Pourvu que le Gris ne parle pas... ce serait moche de sa part.

Renzo Maria De Ambris était imprésario, environ cinquante-cinq ans, une barbe, un jean, jamais un sourire. Il imposait un certain respect, de par son allure. Je lui ai raconté mon projet et je lui ai remis le manuscrit. Tandis qu'il le feuilletait, je me suis rendu compte que les pages étaient rongées.

Contrairement à ce que je pensais, Lui avait fouillé dans mes papiers. Et curieux avec ça... Je découvre même des petites crottes sur mon bureau. Mamma mia, la honte... Pourvu que !...

À la fin de la lecture, De Ambris a l'air satisfait. Tant mieux ! Non. Pas à cause du texte... Il n'a rien remarqué. Il referme le manuscrit, me sourit en acquiescant... et d'un geste impassible prend du bout des doigts une petite crotte et me la dépose dans la paume de la main. « Merci ! »... je dis. « Je suis content que ça vous ait plu ».

## Transformation en 'Effet soir'

J'étais un peu découragé. Le Gris savait tout de moi, même au sujet de mon travail ; et moi, je ne savais rien de Lui... Même pas par où il arrivait. Et qui plus est, il ne se contentait pas de chier, comme ça, au hasard. On sait que ces bêtes-là laissent leurs traces pour marquer le territoire. Je devais tout nettoyer tout seul. Un peu pour lui faire comprendre que je m'opposais à son occupation, un peu pour la femme de ménage. Il n'y a pas de doute, c'est un animal intelligent, mais il ne peut pas être plus intelligent que moi. Si je m'y mets !... Puisque j'en ai les moyens. Si je place la caméra pour faire un plan large... de la pièce... Lui, s'amène, tranquille... : il n'a aucune notion technologique... et moi, je sais par où il arrive. Et là, tout devient plus facile. Nous sommes à armes égales.

J'allume ma caméra et je vais au lit. Seulement je n'étais pas sûr de pouvoir m'endormir. J'ai pris deux calmants. C'est bon de dormir. Les personnes qui dorment sont aimables, peut-être parce qu'elles redeviennent des enfants. Ha, le sommeil !... J'aimerais bien m'endormir doucement, m'endormir profondément, comme un homme heureux de vivre. Après une mauvaise nuit, personne ne vous aime. Et c'est normal.

## Transformation en 'Effet nuit'

Voilà pourquoi ma mère préférait mon frère ! Elle avait raison, c'est elle qui avait raison. Moi, je ne sommais pas dans un vrai sommeil, lui si. Gamin, j'étais déjà hystérique, une puce névrotique, un casse-couilles, de temps en temps je hurlais... oui, la nuit... un petit cri, un cauchemar... qui sait !

Mon frère était si doux, détendu, épanoui. Il dormait si bien ! Il ronflait, mais si doucement. Quel divin enfant, mon frère. Je m'en souviens... Chaque nuit, il

ronflait avec cette tranquillité qui le faisait ressembler... à un végétal évolué. Et moi, HHHIII ! Et vas-y que je lâche un cri, un cri terrible... HHHIII !... Mon Dieu, le végétal va se réveiller, il va se réveiller... Alors ma mère arrivait, furieuse... allumait la lumière... Et en avant la fessée,!... C'est moi qui écopais bien sûr, toujours moi. Même quand il avait tort, la fessée était pour moi. Mais oui, la fessée, c'est une bonne chose, ça raffermi l'âme, ça fait de nous des artistes. Et moi, j'en ai ramassé tellement... j'aurais dû devenir Michel-Ange ! Après une mauvaise nuit, personne ne vous aime. Et c'est juste. Les calmants... font de l'effet. Tu vois, ce que c'est la chimie ?!...

UAAHHH ! Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était ? Mon Dieu, quel choc ! Quelque chose de dégoûtant... sur mon drap, sur mon corps... oui, une bête... des poils, des poils... la chaleur... une bête, visqueuse, insaisissable... C'était Lui... un contact répugnant... le rat, le rat... c'était Lui. Il est passé sur ma poitrine... quelle horreur... Ses petites pattes roses, repoussantes... Arrrgh !!! Deux secondes terrifiantes, oui, terrifiantes... Quelle horreur ! Quelle horreur !

Je cours à la salle de bain, je glisse, je trébuche... le lavabo, oui... de l'eau, de l'eau... je me lave... Non, ça ne suffit pas.... de l'eau, de l'eau !...

Oui, cette saloperie est montée sur moi, sur le drap, sur le lit. Il l'avait fait exprès. Il ne se contentait plus d'envahir ma maison, de fouiller dans mes affaires. Ce n'était plus de la curiosité, c'était de la provocation ! Et dire qu'il m'était devenu presque sympathique !

Mon Dieu... Encore Lui ?... Ce n'est rien, juste le lavabo qui fuit.

Heureusement ! Quel cauchemar !... Mais comment ça se fait qu'il coule déjà, ce lavabo ?

Peu importe. Je file à la caméra. Voilà... À un moment donné ... une ombre... quelque chose entre dans le champ. C'est Lui. Il descend doucement, par les tuyaux des radiateurs, sûr de lui. Voilà par où il arrive !... Maintenant, je sais. Je dois me protéger. J'allume le chauffage au maximum, comme ça s'il passe par-

là, il aura le feu au cul. Et je vais au lit, mais sans éteindre la lumière. Je me tourne, me retourne, je gigote encore un peu.... Puis, je ne sais comment, je m'endors.

## Sixième tableau

Effet jour

C'était une belle journée de mai... de fin mai, je crois. Ce matin-là, quand je me suis réveillé, j'avais terriblement chaud. Etrange, j'ai pensé... c'est déjà l'été. Le matin, en général, je ne capte rien, je suis un peu à côté de mes pompes... ce jour-là plus que jamais. Je ne me rappelais plus rien de ce qui s'était passé.

J'étais seulement un peu surpris d'avoir dormi avec la lumière allumée et de me réveiller dans un bain de sueur. Mais si j'y repense, en fait, je ne me suis pas réveillé à cause de la chaleur. Dans un demi-sommeil, j'ai entendu plusieurs fois la sonnette. « C'est qui ? »

Ma femme, fraîche, reposée, en grande forme, est entrée pleine d'une énergie matinale. Elle portait un petit manteau léger couleur vanille, ses cheveux étaient soyeux, vaporeux. Elle était sans doute passée chez le coiffeur.

« Quelle chaleur ! », elle me dit avec un ton de reproche. « Attends, ne me dis pas que le chauffage fonctionne encore ? »

« Non, je l'ai mis un instant... Il faisait un petit peu cru !... » Tu parles, il y avait bien quarante degrés ! Ça y est maintenant, je me souviens. Je ne pouvais évidemment pas lui expliquer...

Elle enlève son manteau et me remet des papiers. Je ne comprends pas bien, mais je lui fais confiance, je signe. Ce sont des documents qui concernent notre séparation. Je crois qu'elle veut se remarier.

« Et le chat, comment va le chat ?... »

« Mais comment ?... », me dit-elle, « je suis en train de te parler de choses importantes... et toi, tu me parles du chat. Et moi : « Mais tu sais que pour moi, Tobie aussi est... »

Elle a raison, j'étais distrait. La chaleur était vraiment insupportable. Et je crois même que j'ai vécu cette scène-là comme dans un rêve dégoulinant. Elle-même n'était plus très fraîche. Elle marchait dans la pièce et n'arrêtait pas de parler de nous... c'est-à-dire de moi... de comment j'étais à cette époque-là ... de ma façon de tout envoyer promener, elle, la famille, ses goûts, son passé.

J'entendais sa voix qui continuait, presque mécanique. J'entendais le son de ses paroles... monotones, continues, comme si elle récitait l'Ave Maria.

Imperturbable, elle passait en revue notre cohabitation : la liste de tous mes défauts. Je me souviens qu'elle parlait avec un ton froid, plein de reproche. Elle transpirait, transpirait... elle en avait des vapeurs, elle était toute rouge... pas à cause du désir bien sûr ... Elle n'en pouvait plus. Ses cheveux s'aplatissaient lentement mais sûrement. Adieu, coiffeur !

Je regardais les tuyaux. Ils devaient être brûlants. Un air sec avait envahi la maison. Je m'étais rendu compte qu'on n'entendait même plus le goutte à goutte du robinet. Etrange !

« Ça suffit ! Je m'en vais » me fait-elle. « Je ne tiens plus ici. J'ai l'impression que tu ne vas pas bien. »

En effet, j'étais à bout. Elle était à peine sortie que j'ai coupé le chauffage. À ce moment-là, j'ai repensé à la goutte. Quoi ? La fuite ne s'était quand même pas réparée toute seule, grâce à la chaleur ?

Je file dans la salle de bain. Quelque chose me dit que... Le Gris ! Le voilà... sous le lavabo... il se rafraîchit. Tuc tuc tuc... la goutte !

J'ai dû vivre ce moment-là dans un état de confusion presque hallucinatoire. C'est comme s'il était toujours présent, même quand je ne le voyais pas, j'avais la sensation précise d'être observé. Je n'arrivais plus à me concentrer ni sur mon travail, ni sur ma vie.

Quel choc, ma femme... ce jour-là ! Mis à part la situation absurde, cette chaleur étouffante... je n'ai pas senti en elle la moindre... amitié. Quand on se croise comme ça, la rancœur passée devrait se transformer en compassion, une tendre indulgence entre personnes qui ont vécu. Au lieu de quoi on se dit froidement, tant d'années après, ce qui aurait dû se sortir à ce moment-là dans la colère, la passion et la douleur ! C'est inutile, plat et médiocre. Rien que notre échec. Pas un mot sur l'amour.

Pourquoi la mémoire se fixe toujours sur les choses laides ?... Pas un seul mot sur l'amour... il doit bien y avoir eu de beaux moments ! Ma faute... ça a toujours été ma faute... Et comment ? Tu parles ! La faute à qui dans ces cas-là ? Elle arrive avec l'un... Moi, je vais avec l'autre... Comme deux couillons ! « C'est fini. » « C'est pas fini ». Et en avant les pleurs, les disputes, les angoisses. Et elle se tue. Et elle se tue encore. Tu parles si elle se tue ! J'attends toujours. Et maintenant, elle se remarie... Elle remet de l'ordre dans ses petites affaires. Et celui qui reste seul, c'est moi ! Bon, ça va, là... en ce moment, j'ai un rat qui me tient compagnie... un rat qui prend sa douche ici... vas-y dis-lui toi aussi qu'elle a raison, vous êtes tous d'accord, hein ? Tu me vois là, entrain de raconter les histoires de ma femme à ce rat ? J'ai tout ce qu'il me faut. Ben tiens, je ne mérite pas l'amour, moi. Penses-tu ? Je ne suis pas capable de faire ce qu'il faut, moi ! Que veux-tu ? Bravo mesdames, comme si c'était simple. Regarde avec Gabriella... Au début... je suis un homme merveilleux... le seul. Ça lui passe vite. Et je deviens un petit intello chiant, égoïste... je ne suis plus attentionné, je deviens insensible... distrait aussi, c'est bien connu... J'oublie tout, même les anniversaires, « Bon anniversaire, mon cul !!! » Et elle. « Mais c'est toi qui est con ! » Moi, je le savais. Et en avant les insultes. « Dès que tu es pris en défaut, tu ne sais plus quoi faire ! » « Bien sûr que je ne sais plus quoi faire ! » Tu ne sais même pas ce que c'est l'amour. Tu es juste bon à baiser ! » « Si seulement c'était vrai !!!... »

Ce n'était même pas un compliment. Qu'est-ce que je cherche depuis quarante ans... et pourquoi je me plante toujours... c'est vrai !...

C'est que l'amour est un mot étrange. Tellement... flou. Il faudrait le remplacer. Ce ne serait pas mieux de l'appeler... 'La chose' ? Ça deviendrait tout de suite plus concret.

Au début, j'aimais Gabriella. Bien sûr, au début... Je veux dire que j'ai eu des moments intenses, qui me semblaient importants. Mais 'La chose', ce n'est pas ça. Ou mieux : ce n'est pas seulement ça. 'La chose' est en devenir, évolue avec nous ... C'est un pacte de sang, signé par deux personnes et peut-être, avant elles, par le destin. Je ne sais pas si j'aurais la chance de le signer, ce pacte. Peut-être faudrait-il être un homme pour ça.

Cent fois, j'ai essayé de changer. De recommencer depuis le début. De me réincarner. Mais je me suis toujours réincarné... sans moi. Voilà, je traverse, évanescents, les rêves de quelques femmes qui n'ont pas pu me compléter.

Il doit bien y avoir une autre manière de vivre... 'La chose' ! Sans quoi, notre destin est celui d'être des scories d'hommes... des enveloppes... et non des personnes. Des personnages, parfois fascinants, sympathiques même. Jamais des personnes. Si c'est ça... l'amour sera toujours... un papillon qui se pose un instant sur ta tête... et te rend d'autant plus ridicule qu'il est beau.

(Après une brève pause, le comédien pleure en silence)

## Septième tableau

Effet jour

« Et toi, tu me regardes, hein !... Mais qui es-tu, Gris ? Le témoin ? Le juge ?

Curieux et fouineur je le sens toujours là quelque part à épier, à compter mes échecs, comme si je ne connaissais pas suffisamment mes fautes ! Pourquoi ? Il

y en a d'autres ? Qu'est-ce que tu veux ? La bagarre ? Tu l'auras, tu l'auras bientôt ».

Je m'étais rendu compte que Lui descendait grignoter à la cuisine, et non seulement la nuit, mais aussi quand j'étais au téléphone. Je l'ai remarqué la fois où Gabriella m'a appelé.

Un drôle de coup de fil. On ne se voyait pas depuis un moment. Elle avait une voix plus douce que d'habitude, plus chaude. Elle n'avait rien de particulier à me dire, mais je sentais qu'elle ne voulait pas raccrocher. Elle continuait en plaisantant, comme si ce matin-là, je lui rappelais ce que j'avais été : un homme merveilleux. Elle devait être seule à la maison. J'ai tout de suite eu honte de cette pensée, comme si j'avais soudain eu envie... Oui, j'avais envie d'elle. Et puis, ce ton qu'elle avait... je ne pouvais pas me tromper. En effet, après quelques instants, presque en chuchotant... « J'ai envie de faire l'amour... »

Non, ce n'est pas exactement ce qu'elle m'a dit... mais quelque chose comme ça. Plus embarrassant encore.

On m'a dit que... Il paraît qu'il y en a qui arrivent à faire ça par téléphone... Ça ne m'est jamais arrivé. Je me méfie du téléphone. Ça me bloque. Je n'arrive même pas à dire... 'chérie'. Mais cette fois-là... Je ne savais pas quoi faire. Tout à coup, je sors un 'moi aussi', qu'elle n'entend peut-être pas. Mais j'entends sa respiration haletante, insinuante, inconvenante... même. « Gabriella, tu as chaud ? Moi aussi, j'ai... j'ai très chaud. J'ai très chaud, Gabriella. Mais comment es-tu... non, je veux dire, comment es-tu ? Pourquoi tu ne me le dis pas ... Noooo ! Complètement ? Mais... tu as une voix on dirait que tu es vraiment entrain de... ce n'est possible... tu es entrain de le faire vraiment ? Oui ? Avec les mains ? Avec tes mains ? Moi aussi, alors... »

C'est Lui... à la cuisine... là, maintenant... ce n'est pas le moment, ce n'est pas le moment.

« Non, non, je voulais dire : c'est un moment extraordinaire, Gabriella, un très beau moment, ma chér-... » Pendant ce temps-là, Lui est à côté. Je l'entends.

« Mais fous le camp ! Fous le camp ! »

« Je... Je suis seul. Bien sûr que je suis seul. Qui veux-tu qu'il y ait ? » Qu'il aille au diable! Il ne me lâche plus. Il vient voler, grignoter... m'épier !...

Salopard ! Salopard ! Salop-...

« Non, non... je disais que quelqu'un nous épie peut-être. Comment qui, Gabriella ? Un salopard, enfin ! Laisse tomber, laisse tomber... Écoute mon amour... On ne peut pas faire ça par téléphone ! Un peu de pudeur ! Là je n'y arrive pas ! Je n'y arrive pas ! Rhabilles-toi... on arrête là. On se voit tout bientôt. Allez, Gabriella, à tout bientôt, hein... essaie de me comprendre, hein. Bien. Ciao, ciao. »

Elle n'a pas compris. Je ne l'ai plus vue pendant trois jours. Moi, par contre, j'avais compris que je pourrais surprendre le Gris au prochain coup de fil. Il suffisait de ne pas répondre, de me poster derrière la porte et de frapper. Oui, mais avec quoi ?

HA ! HA ! J'étais là, tendu, prêt à bondir. Personne n'appelait ! Tout le monde, tout le monde me casse les couilles tout le temps, surtout quand ce n'est pas le moment ! Là, j'avais besoin d'un complice téléphonique. Je me suis fait appeler par mon fils en le prévenant que je ne répondrais pas. En ce moment, il me comprend de moins en moins bien. Peut-être qu'il s'inquiète, en tout cas il ne pose pas de question.

Et après un moment : Drinn !... Drinn !... Drinn ! De Lui, même pas l'ombre. Ha, j'ai compris, tu es plus malin que je croyais.

La sonnerie du téléphone ne te suffisait pas, il te fallait aussi ma réponse... J'ai donc placé un enregistreur avec la commande à distance près du téléphone, j'ai enregistré mes réponses les plus crédibles. Avec mon fils, il n'y a pas eu de problème pour me faire rappeler. Il m'a seulement demandé 'comment j'allais', il ne parlait probablement pas de ma santé physique.

Voilà, tout est près... je suis ici, derrière la porte... C'est maintenant ou jamais. Drinn ! Drinn ! Et ma voix enregistrée : « Allô... Ah, c'est toi... Pas mal, pas mal... »

Cette fois, il mord à l'hameçon. C'est comme si je le voyais. Il descend par les tuyaux. Ça lui prend trois secondes. Pourvu que mon plan fonctionne...

Oui, le voilà... PAM ! Un coup terrible. Raté ! Lui bondit, s'esquive et prend la fuite. Je donne un coup de pied dans la porte. Je la ferme. Je me lance à sa

poursuite. Il ne peut plus m'échapper. Il tente de monter le long du tuyau. Je l'avais prévu... PUM ! HHHIII ! Un cri... Rien, il se retourne, il mord... Aïe !

La main... Ordure ! PIM ! POUM ! PAM ! Trois coups d'affilée... Voilà, il est blessé... je gagne ... je gagne des points... mais ça ne me suffit pas. Voilà...

POUM ! Touché... KO... Je l'achève sans pitié ! Mais voilà qu'il se relève, plus rapide qu'avant. Il bondit sous la table. POUM ! Aïe ! l'œil... mon œil ... sur le coin de la table.

Je chancelle, je vais tomber. Ça dure une seconde. Ma vue se trouble. Je vois flou. C'est un rêve. Lui monte, monte, monte. Et moi je descends, je descends, je descends. Dommage. Fin du rêve. Je m'évanouis. POUM !

## Deuxième Acte

### Premier tableau

Effet nuit

Lui est un être d'une perfection absolue, avec des antennes capables de capter le moindre danger, où qu'il se trouve. Lui est capable de percevoir des vibrations

et des fréquences que l'oreille humaine ne peut entendre. Son corps est recouvert de poils gris, sa queue nue et fine est dotée de petites écailles. Quelle horreur !

Quand on dit que l'homme disparaîtra à force d'épuiser les ressources terrestres, on commet une erreur stupide et irréparable. C'est Lui, l'ennemi. Parce que Lui ressemble à l'homme. Intelligent, omnivore et avec une capacité d'adaptation peut-être supérieure à la nôtre. C'est contre Lui que la lutte finale aura lieu. Les bookmakers le donnent gagnant. Moi pas !

Voilà mon fils qui arrive avec le chat. Il me le confie et me laisse là, toujours plus perplexe. Le combat est pour bientôt. Et cette fois, je serai spectateur, et carrément... metteur en scène.

Aussitôt dit, aussitôt fait, pour atteindre le but fixé, ce coup-ci, je n'ai pas renoncé au côté spectaculaire : avec un carton de récup' et une longue ficelle, j'ai construit une espèce de rideau rouge que je peux soulever à distance. J'ai placé le félin derrière le rideau rouge. Une forte odeur de poisson, que j'avais frotté sur le carrelage, l'a cloué sur place.

Voilà, tout est prêt. Il n'y a plus qu'à l'attendre, Lui. Il descend toujours à cette heure-ci. Je laisse le champ libre et je me poste pour assister à la bataille, la ficelle en main et le cœur dans la gorge. Qu'est-ce qui se passe ? Il est en retard ?... D'habitude, il est ponctuel. Non, le voilà... Il descend par les tuyaux, il descend. Aïe, il s'arrête, renifle... Malédiction, les antennes. Non, il continue. Oui, il est à terre... À quatre-vingts centimètres du fauve. Il n'y a que le carton qui les sépare.

Rideau !

Le chat écarquille les yeux. Son poil se hérissé. Il n'est plus qu'une boule de poils roux. Un vrai lion ! Lui... Lui ne bouge pas, pour le moment. Son poil gris s'aplatit. Je ne l'avais jamais vu attifé comme ça. Pendant une fraction de seconde, ils restent immobiles tous les deux. La victime pétrifiée regarde son bourreau droit dans les yeux et émet un étrange petit son : « Quick ! ».

Et le chat... Tac ! Détale comme un lièvre ! Sur les murs. Contre un vase, le renverse. Il m'arrache le rideau, l'imbécile ! Il fait deux fois le tour de la pièce, une vraie fusée. Le voilà qui chie en plus... Il sème des excréments partout... Dans l'air... Il en pleut ! Voilà, il saute sur la table, sur le frigo, se lance contre la fenêtre. La rate lamentablement. POUM ! Par terre. MIAOUUUU... un cri terrible ! Bref, il repart de plus belle. Voilà, il y est. Bravo, Tobie. Il est dehors, il va bien. Il court comme un fou... Un bolide, une tornade. L'imbécile, cette grosse touffe de merde ! Lui n'a pas bougé d'un poil. Le voilà qui lève la tête vers moi. Il me regarde comme s'il pensait... « Je suis désolé mais c'était inévitable... »

Il me fait : « Quick ! »

## Deuxième tableau

Effet soir

En clair : j'ai encore un rat à la maison. Une bête courageuse, d'une intelligence absolue, dotée d'ultrasons. Pas un démon, ni un fantôme... Un fantôme serait peut-être plus à ma portée. Hélas, c'est un rat. Il n'y a qu'à mettre de l'ordre dans ses affaires. Je ne parle pas de l'état de chaos dans lequel je vis désormais. Cette maison est devenue un taudis. Je parle de l'ordre intérieur. L'important, c'est d'éclaircir les choses, je veux dire... les choses de la vie, du présent et du passé. Et je le fais.

Ma femme a maintenant sa place. Je ne parle pas avec ma femme. Je parle avec mon 'ex-femme'. C'est pareil pour mon enfance, la famille... ma mère... Il fallait le courage de dire : « C'est elle qui s'est trompée. Elle était injuste et méchante... » L'éliminer en fait... la tuer... pour survivre. Et je l'ai fait. Et

maintenant, je dors. Il faut toujours faire en sorte de vivre comme si... on était assis dans un bon fauteuil. Il faut ranger ses affaires.

L'histoire avec Gabriella est encore ambiguë ? Non ! Ce ne sont que les lambeaux d'une histoire qui se termine. C'est clair que si on ne met pas d'ordre dans ses affaires, on peut toujours rêver du fauteuil confortable ! Même un lit ne suffirait pas.

Voilà ma situation... Ça, c'est la maison où je vis... seul !... Là, il y a mon rat qui voudrait m'empêcher de m'asseoir dans un fauteuil confortable, mais qui n'y arrive pas... MAH !?... Dernièrement, il avait même pris l'habitude de me suivre. Je ne dis pas qu'il me parlait, mais presque.

Parfois, la nuit, il marchait doucement sur les barres métalliques de mon lit. Impressionnant. Le seul fait d'y penser me maintenait éveillé. Ce soir-là, j'avais imaginé un plan génial. J'ai mis quatre seaux pleins d'eau à chaque pied du lit. De l'eau bouillante... je ne suis pas naïf. Les rats nagent comme des poissons. Puis calmement, je me suis couché, dans cette espèce de 'petit hammam carré' qu'était devenu mon lit. C'est le mois de mai. Probablement Lui... la créature nocturne et mystérieuse rôde, pleine de pulsions juvéniles, dans des trous mal famés et attirants. Et tandis que la nature sommeille, Lui, le vainqueur, s'accouple avec une superbe rate, en des ébats lascifs et impurs. Ou mieux, peut-être avec deux, avec trois rates... l'orgie... luxurieux, libertin, dépravé ! Il prend son pied, hein !... Bien sûr, s'il ne vient pas me chercher, c'est qu'il prend son pied. C'est toujours comme ça... Quand ils ont mieux à faire !...

Mais je suis content qu'il me foute la paix en ce moment. Oui, ce soir, j'ai rangé mes affaires, et je vais plutôt bien. Il vaut mieux être dans cet état d'esprit avant d'éteindre. Il y en a qui prient, d'autres qui font le bilan. Je vais bien. D'ici peu, j'entendrai le temps s'écouler en silence. Voilà, ma tête se pose sur l'oreiller et s'enfonce. Le tissu de la taie sur ma peau a la douceur des choses de l'ombre. Je respire doucement. Ou plutôt, ma respiration continue, mais ce n'est plus la mienne. J'entends s'écouler le temps en silence.

# Troisième tableau

Effet jour

Je me souviens de ces jours-là comme d'un cauchemar, un cauchemar à huis clos. Je ne sais pas depuis combien de temps je vivais dans cette maison, comme si le jour et la nuit n'existaient plus. Est-il possible que Lui en soit la cause ? Je l'accusais mais Lui ne s'en faisait pas du tout. Je lui criais dessus, je lui lançais des objets... Lui s'écartait à peine. Je le suivais... Lui, ou peut-être son ombre. Je dois même lui avoir écrit une lettre, je crois... rien, il n'avait plus aucune retenue. Il jouait avec mes affaires. Il avait tout compris... la guitare, la machine à écrire, même la caméra ... Il l'utilisait, il se filmait en gros plan, je crois... parce que je l'ai vu plus tard sur l'écran. Je ne pense pas avoir filmé ça moi-même...

Ça suffit ! Je n'en peux plus. Ça suffit. Je dois l'éliminer.

La colle ! L'arme fatale. Je me fous de la bienséance, de la loyauté. Je dois le détruire.

Je prends le pot et le pinceau, avec un gros tournevis, je tente de soulever le couvercle. Voilà, j'y suis. J'ai le pinceau dans la main droite et dans la gauche...

Rien, dans la gauche, le couvercle s'est collé. Saloperie ! Je tente de me débarrasser du couvercle en secouant la main. J'essaie de m'aider de l'autre.

Quelques gouttes tombent du pinceau. Et merde ! Voilà que le couvercle s'est collé à la main droite. Il faudrait une troisième main. J'approche ma bouche.

Non, pitié ! Quelle affaire ! On m'avait dit que même un gamin pouvait l'utiliser.

Mais pourquoi on ne le livre pas avec la colle, le gamin. Comme ça, je le colle et je le plante là !

J'arrive finalement à donner quelques coups de pinceau. C'est poisseux, dégueulasse. J'en étends là où Lui passera.

Pour m'en sortir, j'ai employé des planches en bois... des espèces de passerelles, pour circuler à mon aise sur le carrelage devenu impraticable. La maison, ressemblait à un asile abandonné. Des morceaux de fromage ci et là, d'autres restes, des planches, des crottes de rat, de chat, des pots, des couvercles, des tournevis... Voilà, comme ça, parfait... J'ai terminé. Un borbier ! Cette fois, je veux voir si...

Mais comment ? Il est déjà là ?... Il le sait alors, c'est ça. Il a compris. Il sait qu'en passant là où je passe, il est tranquille ! L'infâme ! Je vais t'apprendre à vivre. Je dois en foutre partout. Oui, de la colle partout.

Après un moment, le pinceau ne glisse plus, et reste collé au sol. Je tente de le détacher de toutes mes forces ... à droite, à gauche. À la fin, il cède violemment. Je tombe en arrière. Instinctivement, je me protège avec une main. TCHAK ! Collé... Pas Lui. Moi... Saloperie !

## Quatrième tableau

Effet soir

Je n'avais plus la force de lutter ni même celle d'y renoncer. J'étais à la merci des événements. Assis dans la cuisine, je mange un peu de miel, pourquoi pas ?... Le miel coule sur la table, sur les mains, partout. Beeek !

Le voilà, le Gris, il revient, à présent il fait ce qu'il veut. Il va, il vient... c'est lui, le patron. Maintenant, il monte sur la table. « Bravo !... Comme ça, plus près, plus près... Tu veux un peu de miel ? Je t'en mets ici... Voilà, ça, c'est le tien ». Il n'en veut pas. « Ce n'est pas de la colle, c'est bon. Tu ne vois pas que j'en mange aussi ? Il y a de la gelée royale dedans. C'est bon pour ce qu'on a,

hein... » Rien. « Tu n'en manges pas ? Mais non ! Mais non ! Ça, c'est le mien. Le tien est là ». Rien à faire, il veut le mien. Têtu, va. « Bah tiens ! Prends-le »... Un éclair... au loin. Un autre, plus près. C'est beau, l'orage ! « Tu aimes ? » Il n'en a rien à foutre. Il ne m'écoute pas. Il fout le camp.

Moi, j'aime bien les orages. Vastes et brefs. L'immensité instantanée. Tout... et tout de suite. Dans un éclair, il y a toute la vie...

Voilà où j'en étais arrivé... Quand je disais que ce n'est pas facile de tout reconstituer quand on n'a plus de recul. Bien sûr, j'essayais de comprendre ce qu'il représentait pour moi, le Gris. Mais je ne savais même plus s'il existait ou si je l'avais imaginé.

« Gris !!! Où es-tu ? »

« Je sais ce que tu penses. Cruel ! Et infidèle aussi ! Maintenant que que je ne peux plus me passer de toi, que je pense sans cesse à toi... tu m'abandonnes. Tu me manques. Tu le sais, n'est-ce pas, que tu me manques !... » « Traître !

D'abord, tu as mangé mon ombre. Puis, tu es entré en moi pour me dévorer.

Mais ne crois pas que je sois en train de mourir. Tu as devant toi un monstre. Un monstre dont je suis heureux que tu puisses entrevoir le visage, certainement moins affreux que l'âme que tu ne vois pas ».

Je sais que tu es là. Je le sais. Je ne te vois pas mais tu es là. J'imagine que tu t'amuses, n'est ce pas ? de voir à quel point je suis arrivé ? Tu ne vas pas rater un tel spectacle. Tu es bien installé ? Tu vois bien ? Tu as envie de rigoler ou bien tu préfères le mélo. Abruti ! Peut-être préfères-tu le pathos, les confessions, le repentir... D'accord oui, c'est vrai je me suis trompé... Je me suis éloigné de tout et de tous. Je suis devenu avare, pingre. Même dans le travail. Je me suis terré ici, pas pour me concentrer. Par frustration... oui, par peur de na pas être à la hauteur. Par peur de me décevoir. La peur, toujours la peur, bien sûr. Et toi tu jouis, hein ? Tu n'es pas encore content ? Je n'en peux plus ! Tu ne peux pas continuer à me torturer, à creuser dans... C'est comme si tu étais rentré dans ma tête, dans mes pensées les plus secrètes, les plus enfouies, les plus intimes, mes

sentiments... Oui, quand mon père mourrait... et je l'ai assisté pendant des jours et des jours. Patient, bon, le meilleur de tous. Je n'en pouvais plus ! Je lui aurais donné des tonnes de morphine pour qu'il s'endorme enfin. J'ai poussé un soupir de soulagement... quand il a fermé les yeux pour toujours. Je me suis inventé que c'était une délivrance pour lui. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! C'était pour moi ! J'ai été content quand il est mort ! Mais je pleurais, je pleurais, salopard, égoïste, ordure !... Je suis une ordure, plus encore que ce rat d'égout. Oui, il me ressemble... Il est moi, nous sommes la même chose... poilue et repoussante... Tous créatures de Dieu !

Vous n'avez jamais vu le dos d'un homme qui marche devant vous ? Je l'ai vu, moi. C'est un dos commun, d'un homme quelconque. Mais on éprouve une sensation d'effroi. Il y a là toute la banalité humaine. Et moi, je le hais. Cet homme. Bien sûr que je le hais. Parce qu'à travers ce seul homme, tu peux voir tous les autres. Celui-ci est 'tout'. C'est l'ouvrier infatigable. C'est l'employé qui rit dans son bureau. C'est la petite pimbêche bien roulée, qui attend de se marier. C'est le nouveau riche toujours plus stupide et vulgaire. C'est le jeune dans le coup. C'est le même vide, le même non-sens et la même inconscience de tous.

Intelligent, stupide... en quoi veux-tu que ça compte ? Vieux, jeunes... bien sûr, tous du même âge. Hommes, femmes... oui, tous du même sexe.... Quelle importance ? Des résidus de personnes qui n'en sont pas. Il faudrait être capables d'éprouver l'intolérance et le mépris que devrait avoir un Dieu qui regarde.

## Cinquième tableau

Effet aube

(J'ai ouvert les fenêtres.) Fini, l'abrutissement. J'ai encore un compte à régler avec le Gris. J'ai peut-être quelque chose en tête. Je passe la porte et je m'en vais. C'est Lui maintenant qui pense que je l'ai abandonné. Je te manque, hein ? Ne t'inquiète pas, je ne vais pas draguer les rates. J'ai d'autres chats à fouetter. Après quelques heures, je suis rentré à la maison avec un gros paquet dont je ne dévoile pas le contenu pour ne pas gâcher le suspens final. Lui m'attendait. Pour ne pas éveiller ses soupçons, j'ai fait semblant de rien. Il me semble même que je me suis mis à siffloter un peu. J'étais sûr que ça l'aurait énervé. En effet, après un moment, il s'en va. Je dois profiter de son absence. Il ne doit pas me voir. Je récupère les planches en bois. Je les dispose le long de nos parcours habituels jusqu'aux pieds du fauteuil. C'est là que je l'attends. Autour du fauteuil, les planches sont recouvertes de colle mortelle, transparente heureusement. J'allume la lampe, j'ouvre le paquet, j'en arrange le mystérieux contenu sur le fauteuil dans les règles de l'art, j'exécute les dernières retouches et je m'éloigne.

Avant de sortir, je place la caméra et je jette un dernier coup d'oeil à mon chef-d'œuvre.

Une composition hyper réaliste.

Dans le 'vrai' fauteuil, éclairée par une 'vraie' lumière, avec un 'vrai' journal en main, il y a moi... 'faux'. Je m'explique : une copie parfaite de ma personne, mon double en carton-pâte... avec des cheveux, des sourcils, des cils,... à moi. Dans sa complexité, mon plan est élémentaire. Lui qui, rassuré par ma présence et par mes allers et venues, me suivait partout, n'aurait certainement pas tardé à me rejoindre, ou plutôt à rejoindre mon double près du fauteuil. Au fond... c'était un animal.

Le lendemain matin, j'ouvre la porte... très lentement... comme un joueur de poker, qui abat sa dernière carte. La lampe est encore allumée sur mon double spectral. Le journal a changé de place et bouge légèrement. Et à mes pieds...

Le voilà : cloué, immobile, fait comme un rat... mon ennemi.

HHHAAAAAAA !!!! Victoire, victoire ! Je l'ai eu ! Je suis libre !

Je sautais partout dans la pièce. J'étais heureux. Le cauchemar était fini. J'avais gagné ! J'improvisais une espèce de danse. Et je courais, je courais partout dans la maison comme un marqueur de buts, qui hurle sa joie au public. HHHAAA ! Puis, je suis revenu vers Lui ou mieux... vers mon cher défunt.

Même si je n'ai jamais accordé beaucoup d'importance à la tradition des enterrements, cette fois il me sembla juste d'en préparer un avec un certain soin. Ce fut une cérémonie simple, mais sincère. Je déposai la petite dépouille dans une boîte à chaussures et je la recouvris d'un peu de terre. Par prudence, je mis une petite croix. On ne sait jamais !

La maison est redevenue l'oasis que j'avais tant désirée. Je peux enfin travailler en paix. Un instant, presque instinctivement, je jette un coup d'œil aux tuyaux. Je n'arrive pas à définir mon état d'âme avec exactitude. Bien sûr, je me suis libéré... mais d'une certaine manière... Non, rien, je me remets à mon bureau... la machine à écrire, la guitare, la caméra... Ha, oui, la caméra ! Je veux voir comment ça s'est vraiment passé, comment il s'est fait avoir, le pauvre. Voilà, la pièce apparaît. Cette fois, l'image est très belle. Après un moment, Lui entre dans le champ, doucement comme toujours. Il marche sur les planches, je l'avais prévu. Il arrive jusqu'au point limite de la colle. Puis, il s'arrête et fait marche arrière. Il disparaît. Pendant un moment, rien. Et merde ! Je pousse sur le bouton d' 'avance rapide'. Voilà, j'ai été trop loin, c'est toujours pareil. L'image est déjà à la fin avec le rat mort. Je reviens rapidement en arrière. Aaah ça y est, le voilà. Maintenant, Lui apparaît sur le tuyau à cinquante centimètres du sol, près du fauteuil. Il marche très doucement, à reculons. À reculons ? Et pourquoi ? Il traîne quelque chose avec ses dents... Mamma mia ! C'est un rat mort. Je regarde... Lui aussi, c'est sa copie, son double... Et il me le jette là : POUMM !

« Gris ! Beh ? Tu crois que tu as fait quoi ?... Voyou ! Rongeur d'âme ! Tu as été parfait, génial... un joli coup, sans aucun doute. Mais ne crois pas que ça s'arrête là ».

Je m'étais rendu compte que mon ton avait changé du tout au tout. Je l'insultais, mais derrière mes mots, il y avait comme... le bonheur que Lui soit toujours là. Non, pas le bonheur. La nécessité. Oui, la nécessité de quelqu'un ou de quelque chose qui ne te laisse pas t'endormir sur tes doutes, qui ne te laisse pas t'asseoir dans ton fauteuil confortable. C'est étrange. J'avais tout à coup compris qu'en l'affrontant et qu'en coexistant, c'était en fait coexister avec la vie, avec moi-même, avec les autres.

Vous n'avez jamais vu le dos d'un homme qui marche devant vous ? Je l'ai vu, moi. C'est un dos commun, d'un homme quelconque. Mais on éprouve une sensation semblable à la tendresse. Il y a là toute la normalité humaine.

Intelligent, stupide... quelle différence ? Vieux, jeunes... bien sûr, tous du même âge. Hommes, femmes, en quoi veux-tu que ça compte ?... Des ébauches de personnes.

Oui, cet homme-là est tout. Il faudrait être capable de trouver... l'indulgence et l'amour que devrait avoir un Dieu qui regarde.

FIN